



LE

ROSARY



SOMMAIRE DE JUILLET 1902



GRAVURE :
Le Père Lacordaire
d'après le tableau du Louvre.

TEXTE :

- Lacordaire apologiste *Mgr Touchet*
- Les Prophètes, (fin) *R.P.Laferrière,*
- Ste-Marie-Madeleine
d'après la légende dorée.
- Les Dominicains aux Philippines (suite)
Analecta, O. P.

Trente jours sous la tente (suite) . . *R.P.Van Becelaere*

Le Notre Père *Enrico*

Chronique.—Bibliographie.—Prédications.
Calendrier.

Capital souscrit et payé : \$115.000

**La Cie de Gaz, Electricité et Pouvoir,
DE SAINT-HYACINTHE,**

FOURNIT :—Eclairage au Gaz et à l'Electricité, Force Motrice, Accumulateurs, Lampes Incandescentes, Poêles à Gaz, Fers à Repasser, Eventails et Appareils pour Eclairage, etc. Ouvrages de tous genres dans le Gaz et l'Electricité.

Bureau de Direction : P.F.Payan, Président, Eus. Brodeur, Vice-Président, J. C. Désautels, Secrétaire, Ls. Brousseau, Gérant.
Electriciens : Geo. Pomminville, Jean Fradette.

Téléphone No 32.

Bureaux : 110 Rue Cascades, ST-HYACINTHE.

**The Canadian Woollen Mills Company,
ST-HYACINTHE, P. Q.**

*
TWEEDS, FLANNELS, UNDERWEAR, HOSIERY
AND BLANKETS.

*
M. BOAS, Dir.-Gerant

PHARMACIE CENTRALE,

COIN DES RUES CASCADES ET MONDOR

—o—
Dépot général de

REMÈDES FRANÇAIS, ANGLAIS ET AMÉRICAINS

Dr E. ST-JACQUES,
ST-HYACINTHE.

L. A. GUERTIN

— MAGASIN DE —

Chaussures et Valises

Place du Marché,

ST-HYACINTHE.



LE PÈRE LACORDAIRE
d'après le tableau du Louvre

JUILLET 1902.

LACORDAIRE APOLOGISTE

DANS l'Eglise, les ministères sont nombreux. Lacordaire fut appelé au plus retentissant, celui de l'Evangelisation ; et comme si Dieu n'avait pu souffrir que son serviteur élu demeurât médiocre en quelque ordre que ce fût, il lui ordonna d'être un admirable apologiste, le Maître de l'Apologie au XIX^e siècle, le Maître même de toute Apologie—je l'ai déjà dit—n'était Bossuet.

Tout le prédestinait à cette grâce sublime : ses erreurs, son génie, sa docilité filiale à l'Eglise.

Les répugnances de ses contemporains à croire lui étaient familières. Pour deviner leurs inquiétudes, leurs préjugés, leurs susceptibilités, leurs faiblesses, il n'avait qu'à se souvenir.

..Lacordaire, d'ailleurs, était armé comme peu le furent de ce glaive de la parole décrit par l'Apôtre. Sensible jusqu'à l'extrême à l'élément divin de l'idée—l'élément qui excite l'esprit et le féconde—il en percevait la chaleur et la lumière, comme on perçoit la lumière et la chaleur de l'éclair, aux soirs orageux d'été, instantanément ; et sous le choc de cette impression pénétrante, son verbe subitement délié rompait ses digues et se précipitait, imprévu, fort, coloré, en torrent.

..Toutefois (nous le savons trop), — l'éloquence, pour l'apologiste, — ce n'est pas le fondamental, le premier nécessaire. Le fondamental, le premier nécessaire, c'est la volonté immuable, la volonté de roc, d'airain, de ne jamais se séparer de l'Eglise. A ce prix seulement, l'Apologiste est rassurant et béni.

Vous vous donnez pour le chevalier servant de l'Eglise, vous vous posez comme son défenseur, vous prétendez lui concilier et lui réconcilier les hommes hostiles, ou simplement ignorants d'elle. Je vous loue. Mais n'oubliez jamais que l'Eglise ne doit être servie, défendue, présentée, que comme elle entend être servie, défendue, présentée. Vous êtes son soldat : elle reste la maîtresse des armes, de la tactique, des conditions de la paix. Tant qu'elle n'a pas parlé pour contenir votre courage, ou le diriger, allez, vous avez la lice ouverte. Si elle faisait un geste,

un seul geste, rentrez dans le rang, observez la consigne. L'Eglise bénit votre science, mais elle la juge.

Lecordaire fut imbu de ces principes jusqu'aux moelles de son âme, et l'effusion du sang le plus rouge de son cœur. Dans sa religion pour l'autorité de l'Eglise, il égala Fénelon, l'incomparable Fénelon . . .

“ Lacordaire a tenu dix années la chaire de Paris, une année celle de Toulouse. Avec quels procédés, quelle méthode, quels succès ?

Son style est bien à lui, quoiqu'on puisse y saisir un reflet, une lueur du grand astre d'alors : Chateaubriand. Sa phrase chargée de réminiscences de l'antiquité profane, ou de la période révolutionnaire, ou de l'épopée impériale, ne va pas sans quelque emphase parfois ; parfois aussi, prenant l'extrême opposé, elle recherche une simplicité voulue. Toujours elle sonne bien et court rapidement au but, d'une allure martiale et conquérante.

Son action, à interroger ceux qui l'entendirent, fut émouvante. Il eut le geste rare. Sa voix, souple et vibrante plutôt que forte, passait facilement des notes graves aux plus élevées. Son visage, transfiguré par la flamme intérieure, resplendissait.

Il fut de ceux qui possèdent la puissance mystérieuse, magnétique peut-être, de s'attacher, dès qu'ils paraissent, tout auditoire, auditoire de théâtre, auditoire de parlement, auditoire de place publique, auditoire d'église.

On a vu, ici, des milliers d'hommes, soulevés à demi, pour boire le verbe capiteux qu'il leur versait, et haletant, et ne respirant plus de peur d'en perdre une goutte. On a vu ces augustes murailles frémir du fracas des applaudissements qui l'acclamaient. Chateaubriand, Lamartine, Berryer lui ont offert les palmes d'une admiration ardente. Les sots et les jaloux ne lui ont pas ménagé leurs morsures. Rien ne lui a manqué parmi les témoignages que l'homme rend à l'homme.

Sa théologie était profonde. En vérité, c'est un Père de l'Eglise qui a prononcé les conférences sur la Trinité, sur les sanctions du gouvernement divin, sur l'incorporation de Dieu à l'humanité, sur le commerce de l'homme avec son créateur, d'autres encore ; et ce Père, le plus éclairé du siècle, a vu très avant dans le nuage derrière lequel se dérobe la face infinie de Dieu.

Ce qui a trompé plusieurs sur l'étendue et la solidité des connaissances de Lacordaire, ce fut, je pense, la parfaite nouveauté de sa parole et son parfait désintéressement. Il ne céda jamais à la tentation subtile de faire acte d'éru-
dit. Apôtre, rien qu'apôtre, il proportionnait le dosage théologique de ses discours au tempérament de son siècle.

Aussi bien le connaissait-il par cœur ce siècle, tant il lui avait appartenu, tant il lui appartenait encore. Il le savait pressé, impatient, peut-être incapable des longues déductions, touché par les faits plus que par les idées.

Lui-même, n'avait-il pas fait son premier pas de retour vers la religion, poussé par ses convictions sociales ? Ne s'était-il pas intéressé au christianisme pour avoir vu qu'il est la plus civilisatrice des religions, et dans le christianisme n'avait-il pas choisi le catholicisme parce qu'il est le plus complet des christianismes ?

Pourquoi ne pas mener ses auditeurs par les chemins qu'il avait suivis ? Il avait abouti. Pourquoi ses auditeurs n'aboutiraient-ils pas ? Donc il se lança hardiment.

L'ancienne apologétique, Messieurs, procédait comme il suit. Elle commençait par exposer la notion et prouver la réalité de l'Être Infini. Elle établissait ensuite que cet Être Infini peut et doit se mettre en communication avec nous par la Révélation. Elle affirmait que l'Être Infini n'a pas failli à cette obligation morale, puisqu'il a envoyé Moïse, les prophètes, et enfin Notre-Seigneur Jésus-Christ. Elle disait que Jésus a fondé une Eglise armée du pouvoir d'enseigner par ses symboles, de régir par sa discipline, de sanctifier par ses sacrements. Au moyens de certaines notes, elle discernait des Eglises fausses, l'Eglise vraie ; enfin elle concluait que l'homme raisonnable doit se jeter dans les bras de l'Eglise catholique. C'était bien, cette exposition, c'était ferme, c'était vrai. C'était lent aussi et quelque peu spéculatif.

Or, ce n'était pas intangible. Les dogmes sont immuables, le mode de démonstration des dogmes ne l'est pas.

Eh bien ! si on commençait par poser hardiment l'Eglise devant le siècle ; puis, si on rappelait que cette Eglise est l'établissement religieux le plus ancien dans le temps, le plus vaste dans l'espace, le plus cohérent dans l'unité, le plus fécond en aptitudes moralisatrices, le plus riche en

productions d'arts, le plus influent sur le droit, la justice, la civilisation. Si on prouvait que ses services aux individus, aux familles, aux sociétés, ne se comptent pas. . . . De là, il serait plus facile, sans doute, d'enlever le siècle jusqu'à Jésus-Christ, fondateur de l'Eglise, et à Dieu son père. Cette procédure, il est vrai, serait allégée autant que possible de métaphysique, elle palperait de faits contrôlables dans le passé et le présent. En vaudrait-elle moins? au contraire, n'aurait-elle pas quelque chance de plus d'agréer à l'esprit public?

Lacordaire, Messieurs, n'hérita pas. Il estima que cette seconde méthode, quoique nouvelle, était la bonne : il la prit.

Je dis qu'il la prit et je lui fais tort, car je le prive d'un des attributs du génie : l'originalité. Lacordaire ne la prit pas, puisqu'elle n'existait pas avant lui: il l'inventa.

Et le succès?

Le succès, répond celui-ci, nul. Lacordaire fit monter sur les confessionnaux; il n'y fit pas entrer. Sur quoi l'on pourrait observer que ce n'est pas rien de faire monter sur les confessionnaux.

Le succès, répond celui-là, prodigieux; Lacordaire convertit l'opinion.

Non. Ni cette critique, ni cette louange.

Le vrai, c'est que Lacordaire, soit à Paris, soit en province, ramena des âmes. Nulle part son ministère ne fut stérile.

Quant à l'opinion, c'est une reine à tête dure, qu'un seul conseiller ne fit jamais changer d'avis.

Toutefois, Lacordaire l'influença profondément.

On le vit bien en 1848. . . .

Temps étranges où, sur la confusion des événements, passe un large vent de généreux désirs, si généreux qu'ils en deviendront souvent irréalisables. La chute du trône est l'épilogue d'un banquet. Un roi qui n'a rien de naïf, s'en va silencieusement, plutôt que de résister à son peuple. Les palais sont saccagés et l'image du Christ en croix est portée en triomphe. Les conférences de Notre-Dame s'ouvrent au jour dit, de peur que l'émeute demeure sans Evangéliste. L'archevêque de Paris placarde ses mandements parmi les harangues du gouvernement provisoire. La gloire littéraire porte un poète à la dictature

morale de la nation. L'éloquence abat le drapeau rouge. Le suffrage universel, sincère et inexpérimenté comme l'enfant qui vient de naître, choisit les représentants les plus contradictoires, pourvu que leur libéralisme soit réputé.

Lacordaire, sans avoir rien sollicité, fut porté par huit collèges. Comme un remous puissant produit au centre d'une vaste étendue d'eau va se propageant jusqu'à l'extrême rivage, sa célébrité, partie de Paris, avait gagné la province la plus reculée.

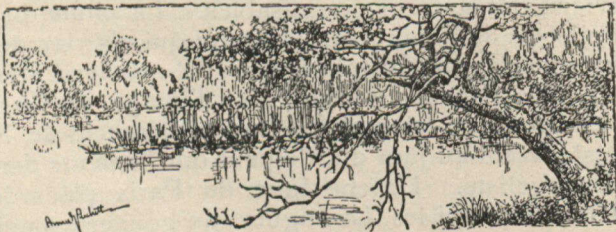
Paris lui donna soixante-deux milles suffrages. Marseille l'élut.

La robe blanche qu'il avait portée dans la chaire de Notre-Dame, parut à la tribune de l'Assemblée nationale, Dans la soirée du 4 mai, les ouvriers firent au Dominicain une ovation à laquelle se compare seulement le triomphe décerné à Lamartine. Ils s'inclinaient devant l'orateur sacré, dont l'enseignement jeune et ancien les instruisait depuis tant d'années. Ils acclamaient le défenseur de Dieu.

On put croire un instant que, parmi les tiédeurs du renouveau, se célébraient les fiançailles de la démocratie et de la religion. Le projet d'union, sans doute, se rompit. Il se trouvera souvent, toujours peut-être quelqu'un ou quelque chose pour rompre ces pactes. Encore reste-t-il que c'est grandeur sublime d'avoir, ne fût-ce qu'une heure, incarné en sa personne, du seul droit du génie, l'Eglise, et d'avoir tendu, en son nom, à la Démocratie une main fraternelle et révéree.

MGR. TOUCHET,
Ev. d'Orléans.

— o —



LES PROPHÈTES.

suite.

LA vie d'Israël, comme celle des peuples primitifs, était toute pénétrée de religion ; plutôt, sa religion c'était sa vie. Il n'y avait pas encore, chez lui, entre les diverses démonstrations d'une même activité humaine, ce divorce, ou, si l'on veut, ces distinctions, qu'un âge plus moderne a créés ; on n'avait encore, en ce temps-là, rien sécularisé de l'homme. L'individu, comme la nation et à cause de cela, précisément, qu'il en faisait partie, était la chose de Dieu ; rien, par conséquent, dans cette existence individuelle et nationale, qui ne relevât de Dieu ou qui n'eût Dieu pour objet. Le train ordinaire de la vie, les actes qui y apparaissent nécessairement et s'y répètent, étaient réglés par la volonté divine. Ce que Dieu attendait de chacun, on l'apprenait dans les familles et les tribus par la coutume et les traditions, que, dans les sanctuaires, les prêtres se chargeaient de rappeler et d'interpréter. Mais si tout le domaine du prévu était ainsi envahi par la religion et comme occupé par la divinité, il restait encore tout le domaine de l'imprévu, de l'incertain, que les préceptes religieux n'atteignaient pas, et qui cependant ne pouvait pas échapper au gouvernement divin. Et ce domaine était vaste : les circonstances où la délibération devenait nécessaire se rencontraient souvent pour l'israélite, si simple que fut sa vie, si peu complexes que pussent être les problèmes qu'elle suscitait. L'usage qu'il faisait alors de ses facultés paraît bien restreint : il était juste en raison inverse de l'importance des difficultés à résoudre. Dès qu'une alternative se présentait, on cherchait à savoir de quel côté inclinait la volonté divine : faut-il entreprendre la guerre ? faut-il charger l'ennemi ? faut-il faire alliance à l'étranger ? Toute question qui se posait devait être résolue par Dieu ; tout litige attendait, pour être clos, une décision divine. C'était sa manière, à l'israélite, d'avoir de la prudence, d'être prévoyant, quand toutefois la passion, ou la nécessité, ne le jetait pas, comme malgré lui, dans un parti ; et si alors il se repentait, ce n'était pas de son imprudence, mais de sa présomption, c'est-à-dire de s'être engagé dans l'inconnu sans savoir le

sentiment de la divinité. Non pas d'ailleurs qu'il manquât de hardiesse, d'audace, et, comme nous dirions, d'initiative : les succès d'un Saül et d'un David, pour ne nommer que les plus illustres et les plus pieux, le prouvaient au besoin ; les exemples de politique adroite, de prospérité, de finesse, voire même de rouerie, ne manquent pas non plus ; mais il ne savait jamais mieux se servir de lui-même que lorsqu'il était sûr d'avoir Dieu de son côté. L'israélite cherchait donc, comme naturellement, à écarter l'incertain ; il ne l'acceptait pas, il redoutait de s'y abandonner. Religieux et curieux, l'inconnu l'effrayait à la fois et l'intriquait : il tâchait de le sonder. Quand l'homme ne sait plus, Dieu sait toujours : qu'il fasse connaître ! C'était pour percer le mystère de l'incertain et de l'inconnu qu'on s'adressait à la divinité. " On consultait Dieu " : c'est l'expression du Livre des Rois.

Les moyens de consultation étaient nombreux. Il y en avait de naturels, pour ainsi dire, et c'étaient les songes—méthode bien précaire, au fait, car, en outre que par elle la révélation était souvent lente à se produire—puisqu'il n'a pas des songes qui veult, et Saül se plaignait de n'avoir pu y parvenir—il fallait encore en chercher l'interprétation. Il y en avait de rituels ou de canoniques : c'étaient les sorts sacrés, comme l'*urim-tummim*, que les prêtres maniaient dans les sanctuaires, et par lesquels, sous une apparence de hasard et par des procédés qu'il est difficile de préciser, l'oracle divin était rendu. Mais, comme s'il y eut eu là quelque chose de trop apparemment humain, que la divinité eût été encore trop loin de l'abandon, les intermédiaires trop nombreux et peut-être trop sensibles à l'erreur, c'était ailleurs que des esprits portaient de préférence leur confiance. On cherchait Dieu dans une communication directe, et on le trouvait dans la vision, qui était—les mots le suggèrent avant qu'on le dise—le prévilège du voyant. Le voyant était donc, puisqu'il faut enfin en venir à la conclusion, un consultant en Israël.

En quoi consistait la vision ? ou mieux, par quel moyen, s'ils en avaient un, les voyants entraient-ils en relation avec Dieu, et par quelle voie en recevaient-ils les réponses cherchées ? On ne le dit nulle part, puisque, en effet, des expressions comme celles-ci. " Dieu dit, Dieu avertit, Dieu fit savoir " ne sauraient satisfaire ; car, si

elles affirment la révélation, elles n'en indiquent pas le procédé, et ne contiennent rien de ce que tout le monde tient pour caractéristique de la vision—à savoir, l'idée d'une manifestation sensible. Peut-être aussi n'était-ce là qu'un mot, non pas, à la vérité, vide de sens, mais dont le sens aurait été étendu pour lui faire signifier ce don d'intuition grâce auquel certains hommes arrachaient à la divinité ses secrets. On peut le croire si on le veut. Mais en tous cas, ce que l'on ne saurait ne pas voir, ce qui est sans doute, c'est la conviction, profonde et simple, qu'ont les voyants d'être inspirés, et en même temps la foi, non moins ferme, des israélites dans cette inspiration.

Et voilà ce qu'il y a de plus profondément caractéristique dans la fonction du voyant. C'est un inspiré : entendez par là que les pensées qui naissent dans son esprit, les desseins qu'il forme, la connaissance qu'il a de ce qui dépasse les autres, lui viennent de Dieu. Et il est seul inspiré ; les prêtres même ne jouissent pas de ce privilège, et s'ils peuvent mettre en relation avec Dieu, ils ne le sont pas nécessairement eux-mêmes. L'inspiration n'est pas leur fait : si elle l'était, ce serait comme par rencontre. Le voyant, lui, l'a comme par nature, ou plutôt, et mieux, par état. Cette continuité dans l'inspiration, cette aptitude à mettre le divin à la portée, et au service de l'homme, cette habitude d'être mêlé au gouvernement divin et d'en partager, dans une mesure, les responsabilités, supposait ou entraînait une très étroite intimité avec Dieu, presque de la familiarité ; elle faisait du voyant un "homme divin." C'est ce que le peuple sentait d'instinct, et c'est lui qui lui a donné ce nom. N'éprouvant en tout que des sentiments très-généreux, surtout dans ce domaine du surnaturel qui échappait à ses sens, et raisonnant pour ainsi dire en bloc, il voyait le voyant aussi puissant que Dieu lui-même, quoique peut-être d'une autre manière, et il attendait tout de lui, ou au moins par lui. Il savait que cet homme était comme maître des événements, et que ce qu'il annonçait ne manquait pas d'arriver ; il savait aussi que tout ce qu'il osait pouvait lui réussir. C'est ce qui explique qu'à une grande confiance, à une foi illimitée, il se mêlait dans le sentiment des israélites pour le voyant une crainte non moins grande, une espèce de terreur. Attaqués un jour à Mispá par les Philistins, ils eurent peur et

dirent à Samuel: "Ne cesse point de crier pour nous à Dieu, pour qu'il nous sauve de la main des Philistins. Samuel cria pour Israël, et Dieu envoya son tonnerre ce jour-là et mit en déroute les Philistins." C'est ce même Samuel qui, pour faire toucher du doigt aux israélites la grande puissance de Dieu, et la sienne aussi, fit éclater soudainement sur le peuple assemblé un violent orage et les épouvanta à ce point qu'ils crurent en mourir. Quelque chose de mystérieux enveloppe ces personnages, qui les déroba à moitié à l'œil humain ; ils paraissent hommes et ils le sont, mais ils ont aussi en eux du divin ; on les sent plus grands que nature, et on n'a pas de mesure pour apprécier leur taille.

Telle était, telle au moins paraît avoir été l'idée que les israélites se faisaient du voyant. Il était pour eux, et à la lettre, un intermédiaire entre l'homme et la divinité, révélant l'action de Dieu et ses desseins, mettant pour ainsi dire au jour les ressorts de la politique divine. Le secret de la parfaite aisance avec laquelle les voyants jouèrent leur rôle et les résultats considérables qu'ils obtinrent réside toute entier dans cette foi à l'inspiration, qu'ils partageaient avec le peuple. Quelle que soit la manière dont on entende cette inspiration, ou que l'on en donne l'explication que l'on voudra, le fait restera toujours le même et l'on ne saurait l'effacer de l'histoire. C'est lui qui sert à rendre compte de l'influence que les voyants ont exercée en leur temps. Elle fut étendue et profonde cette influence. On ne saurait, en effet, se contenter de croire que les voyants ne servaient qu'à faire retrouver les objets perdus, bien que, cependant, ce mode d'intervention de leur part dans ces petits détails de la vie soit caractéristique de l'espèce de confiance qu'ils inspièrent. Ils furent autre chose que des devins et des charlatans, et ce serait s'en faire une idée fausse que de les y assimiler. Ils furent des maîtres de morale et de patriotisme, fidèles au passé et à l'idéal des générations qui les avaient précédés ; et s'ils n'ont pas été que cela, ils l'ont été en tous cas, et cela suffit. Leur sagesse faisait accourir les tribus auprès d'eux, et ils prenaient par là sur les chefs, et jusqu'au sein des familles, un ascendant dont ils surent user pour la gloire de la religion et le respect des droits individuels. Débora et Samuel furent juges en Israël, c'est-à-dire que pratiquement,

ils étaient à la tête d'une partie au moins de la nation ; et la nation doit, à la première le salut dans une crise périlleuse, à l'autre le principe d'une de ses plus importantes évolutions. A un moment où encore mal installé dans sa nouvelle patrie Israël était violemment attaqué par les maîtres du pays qui tentaient de le chasser de son héritage, où le pays sans sécurité, sans défense, était déserté par les caravanes et laissé dans la pauvreté, où le peuple sans armes était menacé de subir l'absorption définitive dans une nation étrangère et païenne, "Débora se leva comme une mère en Israël" et au nom de Dieu proclama la guerre sainte. Entraîne par elle, le peuple marcha avec enthousiasme à la suite des héros que le danger suscitait ; il combattit victorieusement, s'assurant ainsi la liberté divine d'achever l'œuvre que ses ancêtres étaient venus fonder de si loin et de conserver pour les siècles à venir une religion pleine de si sublimes espérances. Plus tard, harcelées par de nouveaux ennemis, les tribus sans organisation, sans lien vivant, perdaient le pays si chèrement acquis par les pères. Samuel découvrit la raison de ces insuccès croissants ; et s'il n'approuva jamais les erreurs et les abus de la monarchie, il se souvint cependant qu'Israël n'avait été d'abord qu'un seul troupeau avec un seul berger, et il comprit quel bienfait et quelle sauvegarde serait pour la nation jusque là depuis si longtemps émiettée, pour ainsi dire, le principe d'unité de force et d'action réalisé dans un chef. Et il eut la gloire de donner à son peuple ses premiers rois, celui qui reconquit Israël sur les Philistins, Saül, et David, qui lui donna au milieu des autres peuples une place indépendante et honorable. D'autres voyants eurent dans une sphère plus restreinte une action non moins significative ; Gad, par exemple, qu'on appelle dans le Livre des Rois "le voyant de David," et qui semble avoir été auprès de ce roi chargé des affaires de sa conscience. Il offrit au roi de la part de Dieu, le choix entre trois fléaux, en punition de l'audace sacrilège que David avait eue d'ordonner et de faire exécuter le dénombrement de son peuple ; ce doit être aussi le voyant lui-même qui reprocha d'abord au roi cette action, que le sentiment populaire ne pouvait que trouver impie, comme attentant à la liberté des tribus et aux droits souverains de Dieu. Nathan revendiqua aussi auprès du même David les droits et

la justice si cruellement et si traîtreusement foulés aux pieds, et lui reprocha avec courage le double crime de son adultère et de son homicide ; il fut le premier dans l'histoire de la religion révélée, qui fit entendre devant les fautes des grands le beau cri de la morale outragée *Non licet*.

On peut penser que l'histoire a laissé tomber quelques autres exemples de cette action religieuse des voyants ; ceux que nous connaissons suffisent pour nous faire comprendre ce qu'elle a été, et nous faire estimer par là ces hommes qui, au milieu d'un peuple travaillé par tant et de si puissantes influences étrangères, ont su conserver eux-mêmes le souvenir du vrai Dieu et le sentiment du devoir humain et national et les entretenir dans le cœur de leurs pères. La tâche n'était pas légère, et parmi ceux qui après eux tenteront de s'y essayer, beaucoup seront incapables de la remplir. Ils ont donc cette double originalité, d'avoir été les premiers à faire l'œuvre du ministre de Dieu, et d'avoir réussi là où d'autres ne trouveront qu'un échec et même un achoppement.

FR. M. D. LAFERRIÈRE,
des frères prêcheurs.

SAINTE MARIE MADELEINE, PÉCHERESSE

22 JUILLET.



MARIE-MADELEINE naquit de parents nobles, et qui descendaient de famille royale. Son père s'appelait Syrus, sa mère Eucharie. Avec son frère Lazare et sa sœur Marthe, elle possédait la place forte de Magdala, voisine de Génésareth, Béthanie, près de Jérusalem, et une grande partie de cette dernière ville ; mais cette vaste possession fut partagée de telle manière que Lazare eut la partie de Jérusalem, Marthe, Béthanie, et que Magdala revint en propre à Marie, qui tira de là son surnom de Magdeleine. Et comme Madeleine s'abandonnait tout entière aux délices des sens, et que Lazare servait dans l'armée, c'était la sage Marthe qui s'occupait d'administrer les biens de sa sœur et de son frère. Tous trois, d'ailleurs, après l'ascension de Jésus-Christ, vendirent leurs biens et en déposèrent le prix aux pieds des apôtres.

Autant Madeleine était riche, autant elle était belle ; et elle avait si complètement livré son corps à la volupté qu'on ne la connaissait plus que sous le nom de la Pécheresse. Mais, comme Jésus allait prêchant ça et là, elle apprit un jour sous l'inspiration divine, qu'il s'était arrêté dans la maison de Simon le lépreux ; et aussitôt elle y courut ; mais, n'osant pas se mêler aux disciples, elle se tint à l'écart, lava de ses larmes les pieds du Seigneur, les essuya de ses cheveux et les oignit d'un onguent précieux : car l'extrême chaleur forçait les habitants de cette région à se servir, plusieurs fois par jour, d'eau et d'onguent. Et comme le Pharisien Simon s'étonnait de voir qu'un prophète se laissât toucher par une prostituée, le Seigneur le blâma de son orgueilleuse justice, et dit que tous les péchés de cette femme lui étaient remis. Et, depuis lors, il n'y eut point de grâce qu'il n'accordât à Marie-Madeleine, ni de signe d'affection qu'il ne lui témoignât. Il chassa d'elle sept démons, il l'admit dans sa familiarité, il daigna demeurer chez elle, et, en toute occasion, se plut à la défendre. Il la défendit devant le pharisien qui la disait impure, et devant sa sœur Marthe, qui l'accusait de paresse, et devant qui lui reprochait sa prodigalité. Et il ne pouvait la voir pleurer sans pleurer lui-même. C'est par faveur pour elle qu'il ressuscita son frère, mort depuis quatre jours, qu'il guérit Marthe d'un flux de sang dont elle souffrait depuis sept ans, et qu'il choisit la servante de de Marthe, Martille, pour prononcer cette parole mémorable : " Bienheureux le corps qui t'a porté !" Madeleine eut aussi l'honneur d'assister à la mort de Jésus, au pied de la croix ; c'est elle qui oignit de parfum le corps de Jésus après sa mort, et qui resta près du tombeau tandis que tous les disciples s'en étaient éloignés, et à qui Jésus ressuscité apparut tout d'abord.

Après l'ascension du Seigneur, la quatorzième année après la Passion, les disciples se répandirent dans les diverses contrées pour y semer la parole divine ; et saint Pierre confia Marie-Madeleine à saint Maximin, l'un des soixante-douze disciples du Seigneur. Alors saint Maximin, Marie-Madeleine, Lazare, Marthe, Martille, et avec eux saint Cédon, l'aveugle-né guéri par Jésus, ainsi que d'autres chrétiens encore, furent jetés par les infidèles sur un bateau et lancés à la mer, sans personne pour diriger

le bateau. Les infidèles espéraient que de cette façon, ils seraient tous noyés à la fois. Mais le bateau conduit par la grâce divine, arriva heureusement dans le port de Marseille. Là, personne ne voulut recevoir les nouveaux venus, qui s'abritèrent sous le portique d'un temple. Et, lorsque Marie-Madeleine vit les païens se rendre dans leur temple pour sacrifier aux idoles, elle se leva, le visage calme, se mit à les détourner du culte des idoles et à leur prêcher le Christ. Et tous l'admirèrent, autant pour son éloquence que pour sa beauté : éloquence qui n'avait rien de surprenant dans une bouche qui avait touché les pieds du Seigneur.

.....

Cependant sainte Marie-Madeleine, désireuse de contempler les choses célestes, se retira dans une grotte de la montagne, que lui avait préparée la main des anges, et pendant trente ans elle y resta à l'insu de tous. Il n'y avait là ni cours d'eau, ni herbe, ni arbre ; ce qui signifiait que Jésus voulait nourrir la sainte des seuls mets célestes, sans lui accorder aucun des plaisirs terrestres. Mais, tous les jours, les anges l'élevaient dans les airs, où, pendant une heure, elle entendait leur musique ; après quoi, rassasiée de ce repas délicieux, elle redescendait dans sa grotte, sans avoir le moindre besoin d'aliments corporels.

Or, certain prêtre, voulant mener une vie solitaire, s'était aménagé une cellule à douze stades de la grotte de Madeleine. Et, un jour, le Seigneur lui ouvrit les yeux, de telle sorte qu'il vit les anges entrer dans la grotte, prendre la sainte, la soulever dans les airs et la ramener à terre une heure après. Sur quoi le prêtre, afin de mieux constater la réalité de sa vision, se mit à courir vers l'endroit où elle lui avait apparue ; mais, lorsqu'il fut arrivé à une portée de pierre de cet endroit, tous ses membres furent paralysés ; il en retrouvait l'usage pour s'en éloigner, mais, dès qu'il voulait se rapprocher, ses jambes lui refusaient leur service. Il comprit alors qu'il y avait là un mystère sacré, supérieur à l'expérience humaine. Et, invoquant le Christ, il s'écria : " Je t'en adjure par le Seigneur ! si tu es une personne humaine, toi qui habites cette grotte, réponds-moi et dis-moi la vérité ! " Et, après qu'il eut répété trois fois cette adjuration, sainte Marie-Madeleine lui répondit : " Approche-toi davantage, et tu sauras

tout ce que tu désires savoir ! ” Puis, lorsque la grâce du ciel eut permis au prêtre de faire encore quelques pas en avant, la sainte lui dit : “ Te souviens-tu d’avoir lu, dans l’Evangile, l’histoire de Marie, cette fameuse pécheresse qui lava les pieds du Sauveur, les essuya de ses cheveux, et obtint le pardon de tous ses péchés ? ” Et le prêtre : “ Oui, je m’en souviens ; et, depuis trente ans déjà, notre sainte Eglise célèbre ce souvenir. ” Alors la sainte : “ Je suis cette pécheresse. Depuis trente ans, je vis ici à l’insu de tous ; et, tous les jours, les anges m’emmènent au ciel, où j’ai le bonheur d’entendre de mes propres oreilles les chants de la troupe céleste. Or, voici que le moment est prochain où je dois quitter cette terre pour toujours. Va donc trouver l’évêque Maximin, et dis-lui que, le jour de Pâques, dès qu’il sera levé, il se rende dans son oratoire : il me trouvera, amenée par des anges. ” Et le prêtre, pendant qu’elle lui parlait, ne la voyait pas, mais il étendait une voix d’une suavité angélique.

Il courut aussitôt vers saint Maximin, à qui il rendit compte de ce qu’il avait vu et entendu, et, le dimanche suivant, à la première heure du matin, le saint évêque, entrant dans son oratoire, aperçut Marie-Madeleine encore entourée des anges qui l’avaient amenée. Elle était élevée à deux coudées de terre, les mains étendues. Et, comme saint Maximin avait peur d’approcher, elle lui dit : “ Père, ne fuis pas ta fille ! ” Et Maximin raconte lui-même, dans ses écrits, que le visage de la sainte, accoutumé à une longue vision des anges, était devenu si radieux, qu’on aurait pu plus facilement regarder en face les rayons du soleil que ceux de ce visage. Alors l’évêque, ayant rassemblé son clergé, donna à sainte Marie-Madeleine le corps et le sang du Seigneur ; et, aussitôt qu’elle eut reçu la communion, son corps s’affaissa devant l’autel et son âme s’envola vers le Seigneur. Et telle était l’odeur de sa sainteté, que, pendant sept jours, l’oratoire en fut parfumé. Saint Maximin fit ensevelir en grande pompe le corps de la sainte, et demanda à être lui-même enterré près d’elle, après sa mort.

Le livre attribué par les uns à Hégésipe, par d’autres à Josèphe, raconte l’histoire de Marie-Madeleine presque de la même façon. Il ajoute seulement que le prêtre trouva la sainte enfermée dans sa cellule, que, sur sa demande,

il lui donna un manteau dont elle se couvrit, et que c'est avec lui qu'elle se rendit à l'église, où, après avoir communiqué, elle s'endormit en paix devant l'autel.

— o —

NOTES ET DOCUMENTS

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ORDRE DES FRÈRES
PRÊCHEURS DANS LES ILES PHILIPPINES

(Années 1898, 1899 et 1900)

(suite)

Le 20 du mois de juillet, arrivait à Cervantes un prêtre séculier indigène, Don Augustin Rosario, nommé par le gouvernement philippin curé-missionnaire pour tout le district de Lepanto. Ce malheureux prêtre avait été interdit par son évêque, l'Ordinaire de Vigan ; et il n'avait pas d'autres pouvoirs pour exercer le saint ministère dans ces contrées que ceux qu'il tenait du vicaire général de l'armée philippine, l'apostat Aglipay. Ce missionnaire schismatique allait de cabane en cabane parmi les Indiens, leur administrant à tous le baptême, sans s'inquiéter s'ils étaient instruits des vérités fondamentales du Christianisme, et sans même s'informer s'ils étaient désireux de recevoir le baptême. Le 4 août, fête de saint Dominique, nos religieux s'efforcèrent d'obtenir de Don Augustin les objets nécessaires à la célébration de la sainte messe. Le prêtre apostat s'y refusa obstinément. Il avait reçu, disait-il, à ce sujet des ordres sévères du gouvernement ; et la célébration des saints mystères par les *Frailles* l'eût gravement compromis. Il offrit cependant aux religieux de célébrer lui-même la messe, à laquelle deux dominicains l'assisteraient en qualité de diacre et de sous-diacre ; un autre religieux pourrait prononcer le panégyrique du Patriarche des Frères-Prêcheurs. Nos Pères durent se résigner à leur triste sort et se priver de l'assistance au saint sacrifice, même en la solennité de leur fondateur, plutôt que de prendre part au saint sacrifice célébré par un prêtre rebelle à son évêque et interdit par lui. Les religieux des trois Ordres de

saint Dominique, de saint François et de saint Augustin remplacèrent les fonctions sacrées par une solennité littéraire. On récita en commun l'office du Patriarche. On entendit des discours, des poésies en l'honneur de saint Dominique et de son Ordre, en latin, en espagnol, en anglais. Les quelques employés de la colonie assistaient à ces séances, dans lesquelles nos infortunés prisonniers cherchaient à satisfaire leur piété par tous les moyens en leur pouvoir.

Les religieux, bien que soumis aux plus dures privations, jouissaient néanmoins d'une certaine liberté, grâce à la bienveillance du gouverneur local, D. Sinforoso. Il y eut, paraît-il, dans le pays, des dénonciateurs qui signalèrent à Aguinaldo cette tolérance. Le 10 août, arrivait à Cervantes un officier, porteur d'une lettre autographe du dictateur. Ce dernier se plaignait amèrement de ce qu'on fût trop bon pour les prisonniers. Il n'admettait pas qu'on les laissât sortir de la ville pour se rendre dans les habitations du voisinage. Don Sinforoso répondit longuement, point par point, à tous les griefs apportés par Aguinaldo. Les explications, fournies par le gouverneur de Cervantes, n'eurent pas le don de persuader Aguinaldo, qui, le 25 août, envoyait une nouvelle missive, où il redoublait ses reproches et ses accusations. Toutes ces menaces demeurèrent sans résultat et n'eurent pas pour effet de rien changer au bon vouloir de Don Sinforoso.

Le mois du Rosaire fut célébré par les religieux avec la plus grande ferveur. On craignait que le gouvernement de l'indépendance, furieux des défaites que lui infligeait l'armée américaine, n'en vînt dans un moment d'exaspération, à massacrer les prisonniers espagnols, dont la garde lui devenait de plus en plus difficile. Dans des conjonctures si graves, les religieux demandèrent à Dieu de leur rendre la liberté, ou de leur accorder la grâce de mourir pour sa cause.

Le 4 octobre, fête de saint François d'Assise, une nouvelle requête fut adressée à Don Augustin, pour qu'il fût permis aux religieux de célébrer au moins une messe en l'honneur du Patriarche d'Assise. Le prêtre apostat s'y refusa. On dut se contenter de célébrer la fête de saint François, comme l'avaient été celles de saint Dominique et de saint Augustin.

Pendant les premiers jours du mois de novembre, nos prisonniers firent en commun de pieux exercices pendant une neuvaine pour les âmes du Purgatoire. Le 5 novembre, l'un d'entre eux, le P. Minon, religieux dominicain, tomba malade; le 11, il expirait dans les bras de ses compagnons. Les émotions de toute sorte et les mauvais traitements, subis en ces derniers temps, avaient usé ses forces.

X. *Dernier transfert des religieux prisonniers de Cervantes à Bontoc ; ils s'arrêtent à Sabagan. Défaite des troupes Philippines par les Américains. Fuite des prisonniers ; leur retour à Cervantes. Voyage de Cervantes à Vigan par Candon. Ils s'embarquent et retournent par mer à Manille.* — Aux cent treize religieux, internés à Cervantes, étaient venus s'adjoindre par ordre du Gouvernement Philippin un grand nombre de soldats espagnols, également prisonniers. Cependant les troupes américaines, après avoir débarqué sur le littoral, s'étaient avancées dans l'intérieur des terres, où elles avaient déjà remporté de sérieux avantages sur les bandes armées du Gouvernement de l'Indépendance. Aguinaldo estima prudent d'éloigner les religieux du théâtre de la guerre, en les obligeant à s'enfoncer plus encore dans le pays des Igorrotes. Le 24 novembre, un ordre du Dictateur arrivait à Cervantes, portant que tous les *frailes* en résidence à Cervantes devaient immédiatement se rendre à Bontoc, à soixante kilomètres de Cervantes, dans la direction du nord-est. Des soldats espagnols, en assez grand nombre, devaient prendre la même direction. L'exécution de cet ordre présentait les plus grandes difficultés. Déjà à Cervantes on pouvait difficilement se procurer les vivres nécessaires pour nourrir un si grand nombre de personnes étrangères au pays : mais comment résoudre le problème des fournitures alimentaires dans un pays si éloigné et dénué de toute ressource ? On finit par obtenir une sorte de compromis, et trois cents prisonniers, parmi lesquels les cent treize religieux, s'arrêtèrent à Sabagan, à quarante-quatre kilomètres de Cervantes. Le gouvernement Philippin avait beau inventer en sa faveur des victoires imaginaires, qu'il annonçait bruyamment dans ses journaux, la nouvelle s'était répandue de toute part de la marche toujours progressive des Américains. Le 3 décembre, le général Gre-

gorio del Pilar, dans les défilés du Mont Tila, à 17 kilomètres de Cervantes, avait été surpris par les marins américains ; ses troupes avaient été défaites, et lui-même avait été frappé à mort dans une escarmouche. C'était un désastre pour l'armée Philippine. Aguinaldo envoya immédiatement un nouvel ordre pour que les prisonniers abandonnassent Sabagan et se rendissent au plus tôt à Bontoc. Le moment était véritablement critique. Il y eut alors parmi nos religieux quelques heures d'hésitation et d'angoisse. Fallait-il obéir aux ordres d'Aguinaldo ? Ou au contraire le moment n'était-il pas venu de recouvrer enfin leur liberté ? Des lettres qui leur avaient été envoyées secrètement par des espagnols, en résidence à Cervantes, leur faisaient savoir que les troupes américaines étaient entrées victorieuses dans cette ville. N'était-ce pas le moment de les rejoindre pour se mettre sous leur protection, regagner le littoral et rentrer à Manille ? Aurait-on jamais un occasion plus favorable pour rejoindre les troupes américaines ? Ils se décidèrent enfin à reprendre leur liberté et à rentrer à Cervantes. Leur résolution une fois prise, nos prisonniers la mirent immédiatement à exécution. Sous prétexte de se rendre à Bontoc par un chemin plus sûr, ils tournent le dos à ce village et partent dans la direction de Cervantes. L'officier philippin préposé à leur garde soupçonne leur projet, mais il ferme les yeux, se voyant dans l'impossibilité de s'y opposer par la force ; il se contente de leur déclarer qu'il n'entend être en rien responsable des conséquences de leur évasion. Dans la crainte d'être poursuivis, nos prisonniers firent d'une traite, sans s'arrêter, quarante et un kilomètres. Les Igorrotes, qu'ils rencontraient sur leur route, favorisaient de toutes manières leur invasion ; ils s'offrirent même pour porter sur leurs épaules quatre ou cinq religieux âgés ou infirmes, incapables de faire la route à pied. Lorsque Aguinaldo eut appris la fuite des prisonniers, il publia aussitôt un décret, par lequel il leur rendait la liberté. Le six décembre, nos religieux entraient à Cervantes, occupé par les troupes américaines. Don Augustin s'empres-
sa de mettre à leur disposition l'église du pays pour y célébrer les saints mystères. Nos Pères ne voulurent point y consentir et se refusèrent à entrer avec lui en communication.

Le 7 au matin, la colonne des prisonniers se mettait en marche, par petits groupes, pour Candon, Sur tout le parcours, les populations, délivrées du joug que faisaient peser sur elles les chefs du gouvernement de l'Indépendance, et rendues à leur dispositions naturelles, recevaient les religieux espagnols avec le plus brillant accueil. De Candon, nos voyageurs se dirigèrent vers Vigan, ville située sur le littoral. Ce voyage, qui avait été si pénible à l'aller, s'effectua sans difficulté au retour. Plusieurs véhicules transportaient, avec les bagages, les vieillards, les infirmes, et ceux que la fatigue obligeait à recourir à ce soulagement. Après quelques jours de repos, passés à Vigan, nos religieux sembarquèrent dans cette ville le 16 décembre. En six heures, ils étaient rendus à San Fernando, où ils durent séjourner plusieurs jours. Le 20, à quatre heures et demie du soir, le vapeur qui les portait entra dans les eaux du Pasig. Dans la soirée, ils arrivaient au couvent de Manille, au milieu de leurs frères en religion, aussi heureux que surpris d'une délivrance si inattendue. Leur captivité avait duré dix-huit mois.

(A suivre)

* TRENTE JOURS SOUS LA TENTE

ITINÉRAIRE DE JÉRUSALEM A BAALBECK ET A DAMAS

DAMAS.



SEH-SHAM (la ville située à l'occident), (1) comme l'appellent aujourd'hui les Arabes, est historiquement, avec Jérusalem, une des cités les plus importantes de l'Orient ancien. Elle compte aujourd'hui de deux cents à deux cent cinquante mille habitants.

(1) Pour comprendre la raison d'être de cette appellation que les Arabes étendent d'ailleurs à la Syrie toute entière, avec la Palestine, il faut se rappeler que leur manière de s'orienter ne consiste pas, comme la nôtre, à prendre le Nord, mais l'Est, comme point de départ. Un Arabe qui se tourne vers l'Est, a donc à sa droite l'*Yémon* (le pays de droite) et à sa gauche *Esch-Schâm*, c'est-à-dire la Syrie.

Son origine est baignée dans la brume des légendes, et l'histoire ne commence pour elle qu'à l'époque de David qui la conquiert et y mit garnison (I Rois, ch. VIII V. 5 et 6). Sous Salomon, fils et successeur de David, la fière cité secoua le jong et se donna pour roi Rezon (Rois III, c. HI, V. 23 et 24). Après le schisme des dix tribus, l'influence du royaume damascène remplit toute l'histoire d'Israël et de Juda, jusqu'à ce que, sous Achaz, les Assyriens, montant à la prière de ce roi contre les Syriens, firent la conquête de la ville, qui cessa, depuis lors et pour toujours, d'exister comme capitale indépendante.

Alexandre le Grand y captura, en 333, le harem et les trésors de Darius. Pendant la période des Séleucides, la ville passa successivement à plusieurs reprises en la possession de conquérants divers, jusqu'à ce qu'en 64 la Syrie toute entière fut réduite en province romaine. La conversion et le séjour de l'apôtre Paul, en rattachant le nom de Damas aux souvenirs de l'histoire chrétienne, lui a valu un autre genre, beaucoup plus appréciable, de célébrité.

Cette grande ville à la lisière du désert, et qui est comme le chaînon principal qui unit l'Orient nomade à l'Orient sédentaire, a toujours eu, du fait même de sa situation et de la richesse de l'oasis où elle repose, une importance de premier ordre et une prospérité considérable ; de tout temps il y régna une civilisation relativement développée.

Plus tard, sous les empereurs byzantins, la capitale syrienne eut beaucoup à souffrir des invasions persanes ; mais c'est avec l'avènement de l'Islam que commence sa grande époque. L'une des premières parmi les provinces de l'empire d'Orient effrité, la Syrie, avec sa capitale, s'effondra dans la marée montante de l'invasion arabe ; en 635 Damas capitulait entre les mains de Khaled.

Les *Omayyades*, les plus grands parmi les princes arabes, y établirent leur résidence, et de cette époque date la splendeur de Damas dans le monde musulman. Dans les siècles qui suivirent, la ville fut, à plusieurs reprises, conquise et dévastée dans les conflits des sectes et des partis qui se disputaient la suprématie dans cette partie de l'Empire arabe, lorsque, en 1025, elle tomba entre les mains des Turcs seldjoucides.

A trois reprises, au cours du douzième siècle, les Croisés échouèrent dans leur tentative de s'emparer de la place, et Saladin y établit ses quartiers généraux.

En 1260, elle fut emportée par les Mongols de Hûlagû, mais pour être bientôt reprise par les Mameluks d'Égypte. En 1300, la ville fut de nouveau pillée par les Tartares, et cent ans après, elle ne dut d'être épargnée par Tamerlan qu'au prix d'une énorme contribution de guerre. C'est alors que le conquérant déporta en masse à Samarkand et dans le Khorassan tous les armuriers dont l'industrie faisait, depuis plusieurs siècles, l'orgueil et la richesse de la ville, et qu'en conséquence l'art du *damasquinage* s'y éteignit pour toujours.

Enfin, en 1516, Sélim, sultan des Turcs ottomans, entra dans la ville, qui est restée, depuis lors, l'une des capitales provinciales de l'empire.

En 1860, une des explosions chroniques de massacre auxquelles est particulièrement sujet le fanatisme musulman, éclata dans Damas: en quelques jours, plus de 6,000 chrétiens y furent égorgés en même temps que dans la montagne, les Druses, se ruant sur les Maronites leurs ennemis traditionnels, en massacraient plus de quatorze mille.

C'est alors que la France, par une initiative généreuse digne de l'esprit des croisades, et plaçant les intérêts supérieurs de l'humanité au-dessus des complications éventuelles de la politique internationale, débarqua en Syrie un corps de dix mille hommes, qui eurent promptement réprimé tous les excès, et pacifié la région.

Nous avons pu constater à plusieurs reprises combien, jusqu'à ce jour, le nom français est resté vénéré des populations chrétiennes de Syrie, dont il a su sauver la foi, l'honneur et la vie.

Avant d'entreprendre la visite détaillée et minutieuse des divers points d'intérêt historique qu'elle peut présenter, il importe tout d'abord de se faire une idée générale de l'ensemble de Damas, et de contempler la ville en panorama, au sein des jardins au milieu desquels elle éparpille le désordre de ses innombrables et incohérentes habitations. Le minaret de la *mosquée des Omayyades* (Jami-el-Umawi) est un excellent poste d'observation pour un tel but. La mosquée est elle même d'ailleurs un monument historique et un " point of interest " unique.

Ce dut être primitivement un temple païen, dédié, selon toutes vraisemblances, au Baal de la région, ou au Dieu-soleil. Transformé en église chrétienne au quatrième siècle, on y déposa un reliquaire qui contenait le crâne de Jean-Baptiste. Après la conquête musulmane la basilique fut changée en une mosquée qui fut rebâtie par le Khalife Walid, aidé, nous disent les historiens arabes, par les *génies*, en réalité avec le concours des architectes byzantins, et enrichie d'une profusion extravagante de marbres, pierres précieuses et ornements d'or. Depuis, le monument, éprouvé à deux reprises par le feu et *visité* par Tamerlan, a beaucoup perdu de sa splendeur primitive : il reste néanmoins un des spécimens les plus curieux et les plus intéressants de l'art arabe.

Du haut du minaret " El Charbiyeh " (du couchant), le panorama de Damas se révèle à nous comme une cavité verdoyante, adossée à l'Anti-liban au nord et à l'est, et au delà de laquelle se révèlent dans la brume chaude, vers le sud-est, la chaîne de " *touloul* " (hauteurs) qui nous masquent les plateaux herbus et basaltiques du *Hauran*.

Un cercle de hauteurs inégales l'environne donc de toutes parts. C'est un fouillis de jardins au sein duquel est jeté le plus incohérent et le plus oriental fouillis d'habitations que puisse rêver l'immagination déjà familiarisée avec les dômes, les toitures plates, les minarets, les rues voutées en arceau, les bosquets alternant avec les ruelles étroites et empestées qui contribuent à la physionomie traditionnelle de l'Orient classique.

De longs passages couverts, les *Sûks* (bazars) partagent la ville, qu'ils traversent de part en part, comme en différentes sections : c'est là qu'il faut aller, si l'on veut avoir une idée caractéristique du commerce oriental et de ses procédés.

Dans aucune ville d'Asie-Mineure ou d'Egypte, l'*orientalisme*, si on peut ainsi s'exprimer, ne se montre dans une lumière plus pure et sous un jour moins adultéré. Au Caire, les Anglais ont percé, à travers les pâtés informes, de grandes avenues, où circulent les chars électriques, construit des quartiers spacieux et aérés, réglementé les services publiques et tenté, une sorte de voirie. Cela a tout changé. Une ville où il y a un semblant d'ordre et un essai de propreté, n'est plus, à proprement parler, une

ville orientale et il y en a qui le déplorent !

Ici du moins, les amoureux de l'original dans le mal-propre peuvent s'en donner à cœur joie, car la maudite civilisation de l'Occident n'y est connue que de réputation, une très mauvaise réputation, par parenthèse.

Notre vue s'égare jusqu'à l'horizon occidental, au dessus de tout ce " beau désordre " où l'art n'est pour rien, et nous percevons, de notre poste élevé, bien des scènes d'affaires ou même de ménage, qui ne manquent pas de naturel, ni d'intérêt piquant.

Notre curiosité satisfaite, et notre œil rassasié de ce curieux panorama, nous redescendons dans la mosquée, pour y contempler un beau sarcophage en marbre blanc, abrité d'un dôme supporté par des colonnes, et que les Arabes nous expliquent avec gravité être le tombeau de Jean-Baptiste. Nous les écoutons avec une gravité plus grande encore.

Attendant à la mosquée, se dresse le tombeau de Salah-ed-Din (Saladin), le vainqueur des Croisés ; il repose paisiblement sous un dôme de forme *cucurbitacée* que surmonte l'emblème du Croissant.

C'est une belle chapelle funéraire, étonnamment propre, ornée d'un beau tapis, et où est suspendue à la voute une lampe fièrement ouvragée. Le tombeau est de marbre ; il est orné de la couronne que l'empereur d'Allemagne a voulu offrir lui-même à la mémoire du vainqueur de ses ancêtres ; la couronne est enveloppée d'une gaze verte, et le drapeau impérial allemand, croisé avec le drapeau vert du prophète, abrite de ses plis le dernier sommeil du grand homme. Dans le sarcophage d'à côté, est enseveli le premier vizir de Saladin.

C'est un spectacle suggestif, non seulement de réflexions philosophiques sur le néant de la vie et la vanité des conquêtes, mais aussi de considérations piquantes sur l'esprit de tolérance et de conciliation des souverains modernes, qui savent se mettre d'une façon si indépendante, au dessus de tous les préjugés et de tous les souvenirs historiques du passé mort !

FR. L. VAN BECELAERE.

(A suivre)

LE NOTRE PÈRE.

... L'Écriture Sainte est remplie de sublimes invocations. Quand les vieux prophètes levaient vers Dieu leurs bras et leurs regards dans les sacrifices du soir, et suppliaient le Seigneur au nom du peuple choisi, ils trouvaient d'admirables accents dont l'écho nous ravit encore, après tant de siècles. Ils sont nombreux, les cantiques à l'Éternel, sortis du cœur et des lèvres des anciens justes, et ils sont superbes de foi, débordants de lyrisme.

Voyez les psaumes. La poésie, l'éloquence, les lettres profanes ont-elles jamais rien produit qui les égale ? Quels chants magnifiques ! Tous les sentiments, tout les états de l'âme s'y reflètent ; l'on sent vibrer toutes les fibres du cœur humain à travers cette inimitable poésie. Jamais l'esprit de l'homme n'avait ni n'a atteint depuis à une pareille perfection. En combien d'autres endroits de la Bible trouvons-nous encore des modèles de prières, des joyaux mystiques qui feront éternellement les délices des âmes religieuses.

Toutes ces invocations ont été inspirées, prononcées ou écrites sous l'influence de l'Esprit-Saint, et c'est pour cela qu'elles sont si merveilleuses. Mais, si Dieu en est le principal, il n'en est pas l'unique auteur. L'instrument humain, dont il lui a plu de se servir, a mis, dans la forme du moins, quelque chose de lui, la marque de son talent, de sa manière, l'empreinte de son originalité.

Tandis que le Notre Père, a une origine immédiatement divine. C'est Dieu lui-même qui nous l'a donné tel qu'il est, qui en est l'unique auteur. L'esprit humain n'a pris aucune part, même à sa rédaction. La pensée éternelle s'est exprimée ici personnellement, sans le secours d'une voix étrangère. Nous le tenons entièrement de Notre Seigneur Jésus-Christ qui s'est fait notre précepteur, qui a voulu nous enseigner la meilleure manière de prier son Père.

Oui, un jour, Jésus, Verbe fait chair, Dieu de Dieu, lumière de lumière, voulant apprendre aux hommes comment s'adresser directement et efficacement à l'auteur de tout don parfait, laissa parler son cœur, et le monde entendit pour la première fois le sublime Notre Père, qui, de siècle en siècle, devait s'épanouir sur les lèvres chrétiennes.

Notre Père ! Prière la plus parfaite de toutes, car c'est la seule que Dieu nous ait immédiatement révélée. Et comment supposer que Dieu eût pu ne pas traduire clairement sa pensée, rencontrer, du côté de l'expression par exemple, quelque obstacle à la réalisation de la volonté toute-puissante ? Notre Père ! Prière la plus efficace et la plus salutaire de toutes aussi. Qui mieux que Dieu connaît nos besoins, nos nécessités ? Qui mieux que lui pouvait nous apprendre à lui demander les choses essentielles, nous enseigner les termes les plus propres à toucher son cœur ?

Le Notre Père est donc, par excellence, la prière efficace et divine. Aucune n'a une origine aussi sacrée. Elle renferme, dans sa brièveté, toutes les demandes que l'homme, créature raisonnable, peut et doit faire à Dieu ; et ces demandes sont formulées selon leur ordre d'importance. Elle contient, elle résume les milliers d'invocations adressées par les anciens justes et les prophètes. Le cœur humain n'a rien autre chose à désirer ni à implorer que ce qui est exprimé dans cette courte mais substantielle oraison.

ENRICO.

CHRONIQUE.

Les fêtes du centenaire du P. Lacordaire célébrées à Notre-Dame de Paris, le 12 mai dernier, ont été de tout point magnifiques. Ça été la plus belle en même temps que la plus discrète protestation de la France catholique et de la France intelligente contre la politique de violence et d'hypocrisie organisée par les sectaires qui la gouvernent, contre les familles religieuses et l'action de l'Eglise. Non-seulement l'Eglise y a été représentée, et magnifiquement, par des cardinaux, des archevêques, évêques et dignitaires des familles religieuses, mais le barreau et l'Académie française se sont fait un devoir d'y paraître officiellement.

C'est Mgr. Touchet, évêque d'Orléans, qui a prononcé le discours de circonstance digne du sujet et de l'auditoire. Eloquent, il lui était facile de l'être ; mais il y avait bien quelque mérite à ne l'être pas trop.

L'orateur a surtout insisté sur les deux premières parties de son discours : Lacordaire citoyen, et Lacordaire

apologiste. Cela devait être. L'auditoire devait être séduit par la première : le lieu même et la chaire de Notre-Dame imposait une étude plus approfondie de la deuxième. C'étaient du reste les plus accessibles au grand nombre, et les plus faciles à traiter pour quiconque n'avait connu Lacordaire comme nous que par son histoire et ses écrits.— Puis la troisième partie n'était plus à faire longuement— La vie intime et religieuse du P. Lacordaire a été écrite, et qui connaît Lacordaire et n'a pas lu cette vie écrite par le Père Chocarne ? Pour tant cette troisième partie du discours, plus brève que les deux autres, est complète : le moine y revit tout entier dans un portrait en raccourci, mais dont tous les traits sont fidèles et ressemblants.

Ne pouvant reproduire tout cet éloge qui couvre près d'une cinquantaine de pages in 8°, nous avons choisi et publié plus haut celles qui nous semblent devoir intéresser davantage nos lecteurs.

— o —

BIBLIOGRAPHIE

I. *Le B. Jacques de Voragine.*—La “*Légende dorée,*” traduite du latin par Téodor de Wyzewa.

Nous avons emprunté la vie de sainte Madeleine à la “*Légende dorée*” de Jacques de Voragine, traduite par M. Téodor de Wyzewa. C'est la meilleure manière de faire connaître ce beau travail, que nous recommandons à ceux de nos lecteurs qui cherchent dans la vie des saints moins une nomenclature de faits enregistrés suivant toutes les lois de la critique historique, que cet arôme évangélique qui élève l'âme et la dilate dans l'impression de la bonté de Dieu.

Le traducteur fait très bien ressortir, dans une belle introduction, le caractère et le vrai mérite de la *Légende dorée* telle qu'elle est sortie des mains de Jacques de Voragine. Ce n'est ni une rhapsodie, un mélange incohérent de morceaux rassemblés au hasard, ni une compilation au sens moderne du mot, “ mais un livre d'une unité et d'un ensemble parfaits, où chaque récit se trouve expressément chargé de compléter, de rectifier ou de nuancer quelque récit précédent.”

La “*Légende dorée*” n'est pas davantage un recueil

de légendes ou de fables reconnues comme telles par l'auteur lui-même. Légende ici signifie lecture. Et Jacques de Voragine n'a nullement l'intention de nous donner pour des fables les histoires qu'il nous raconte, etc.

“ La Légende dorée est essentiellement une tentative de vulgarisation, de “laïcisation de la science religieuse... Elle a pour objet de faire sortir, des bibliothèques des couvents, les trésors de vérité sainte qu'y ont accumulés des siècles de recherches et de discussions, de donner à ces trésors la forme la plus simple, la plus claire possible, et en même temps la plus attrayante : afin de les mettre à la portée d'âmes naïves et passionnées qui aussitôt s'efforcent par mille moyens, de témoigner la joie extrême qu'elles éprouvent à les accueillir.

“ Et je dois ajouter qu'il n'y a peut-être pas de livre qui ait exercé sur le peuple une action plus profonde ni plus bienfaisante. Car le petit livre du bienheureux Jacques de Voragine,—si l'on me permet de lui garder une épithète que tous les auteurs anciens s'accordent à lui attribuer,—a été, pendant trois siècles, (du treizième au seizième) une source inépuisable d'idéal pour la chrétienté. . . . Tout de suite les nefs des églises se sont peuplées d'autels en l'honneur des saints et des saintes du calendrier, Tout de suite des tailleurs de pierre se sont mis à sculpter, aux porches des cathédrales, les touchants récits de la *Légende dorée*, les peintres, les verriers, à les représenter sur les murs ou sur les fenêtres. Entrez dans une vieille église de Bruges, de Cologne, de Tours ou de Sienné : toutes les œuvres d'art qui vous y accueilleront ne sont que des illustrations immédiates, littérales de la *Légende dorée*. . . Il n'y a point jusqu'aux grands tableaux de Rubens, de Murillo, de Poussin, qui ne reproduisent les scènes des martyres des saints ou de leurs miracles, exactement comme le bienheureux évêque de Gênes les a “*compilées*” à notre intention.”

M. de Wyzewa déplore avec raison que la critique sèche et prétentieuse du XVII^e siècle n'ait pas eu l'intelligence de ce livre si bien fait pour le peuple. Il a tâché, en retranchant, dans la traduction, les additions maladroites faites dans les éditions successives et quelques divisions et subdivisions compliquées, dans le sens du moyen âge, de le rajeunir et de le mettre à la portée du plus grand

nombre des lecteurs. Nous nous associons au vœu qui termine son introduction : " Puisse l'œuvre du vénérable Jacques de Voragine retrouver, parmi nous, sous cette forme nouvelle, un peu de sa bienfaisante action d'autrefois ! "

II.—*Action intellectuelle et politique de Léon XIII en France, par le R. P. Janvier, (Librairie Victor Lecoffre.)*

Ce petit opuscule est évidemment destiné au public français ; mais il intéressera tous les esprits qui ont à cœur de suivre le mouvement intellectuel dans le monde entier, et qui veulent surtout se rendre compte de la vraie pensée du Grand Pontife qui est la lumière de son temps. Comment Léon XIII entend-il la réorganisation des forces catholiques en France ? Le R. P. Janvier le dit dans un langage net, sobre et précis. Il y a là, dans le premier chapitre surtout : " L'action intellectuelle " un résumé parfaitement fait des directions du Saint-Siège au sujet de l'enseignement catholique en général et de l'enseignement ecclésiastique en particulier, soit dans les Séminaires, soit dans les Universités. Nous le signalons à l'attention et à l'étude de ceux qui, dans notre pays, doivent s'occuper spécialement de ces matières.

Le R. P. Janvier nous est personnellement connu, comme un homme de doctrine sûre, qui s'est honoré par un ministère parfaitement apostolique. Il serait choisi, nous dit-on, pour continuer au prochain carême les conférences de Notre-Dame de Paris.

III.—R. P. Sertillanges, *Nos vrais ennemis*,—Victor Lecoffre 1902.

Encore un excellent volume, court, sobre, de prix très-abordable et fort utile aux classes dirigeantes. L'auteur a imprimé sous ce titre son cours à l'Institut catholique de Paris dans lequel il a pris à parti les principaux dissolvants de la société française. Evidemment, notre pays n'étant pas dans les mêmes conditions que la France, ces leçons ne sauraient avoir pour nous la même portée que pour les auditeurs auxquels elles ont été données. Mais les maux qui travaillent la société française ne sont absolument inconnus dans aucun pays. Les erreurs et les vices s'exportent aujourd'hui plus facilement que les marchandises : ce sont les seuls produits qui entrent partout en franchise. Nous estimons donc que l'ouvrage du R. P.

Sertillanges sera très-utile à ceux qui veulent se rendre compte du mal qui travaille la patrie française et qui doivent en préserver notre pays.

IV.—La *Nouvelle France*.—Nous sommes en retard pour souhaiter succès à cette nouvelle revue, Nos vœux, pour venir tard, n'en sont pas moins sincères. Nous pourrions dire qu'ils ont été exaucés avant d'être exprimés. Le succès en effet semble assuré. Il y a abondance de collaborateurs distingués, abonnements en nombre suffisant, et, merveille inouïe dans notre pays, tout payés ! Ce n'est pas cependant que la nouvelle revue n'ait rencontré tout d'abord que des sympathies très-chaudes. L'opinion n'est guère pour les publications sérieuses, et la *Nouvelle France* n'est pas légère. En la voyant faire son entrée dans le monde, d'une allure fort grave et en costume archaïque, plus d'un lecteur s'est demandé quel intérêt pouvait avoir la conversation de cette douairière d'ancien régime. On s'est résigné, et l'on commence à trouver que la conversation discrète et sérieuse a non seulement le charme de la distinction, et qu'elle dit des choses bien sérieuses dans une belle langue, mais qu'elle sait causer avec intérêt des questions actuelles. Encore un peu et l'on serait tenté de lui reprocher d'écouter ses causeries si instructives et si sérieuses. Et en effet si tous les abonnés voulaient hausser un peu le prix de l'abonnement, la *Nouvelle France* pourrait plus facilement traiter des sujets sérieux et varier davantage la matière des articles. Telle qu'elle peut être, avec son nombre de pages si restreint, elle fait bonne figure dans nos publications canadiennes.

—o-o-o—

NÉCROLOGIE

Le 20 mai dernier, dans l'église paroissiale des Pères Dominicains à St-Hyacinthe, j'assistais aux funérailles de Monsieur Alphonse Raymond, en son vivant marchand de cette ville.

Presqu'étranger à St-Hyacinthe, mais très au fait des coutumes proverbiales d'hospitalité et de bon ton de sa population, j'avais lieu d'être profondément édifié. Comme tous ces gens-là s'aiment, me disais-je, et quelle famille

que celle à laquelle toute la ville rend aujourd'hui un si bel hommage.

La famille Raymond est en effet des mieux apparentées et des plus justement considérées à St-Hyacinthe.

Fils de feu Rémi Raymond, ex-député du comté aux Communes, neveu de feu Mgr Raymond, du Séminaire de St-Hyacinthe et de Madame Juge Morin, M. Alphonse Raymond, par sa mère, comptait encore dans sa famille le grand canadien Sir Georges Etienne Cartier. Au reste sa propre famille n'a pas déchu du rang d'honneur, puisque une de ses filles est morte religieuse au Précieux-Sang, que l'un de ses fils est prêtre, l'abbé Joseph Raymond, vicaire à Mégantic, tandis qu'un autre, l'abbé Louis Raymond, se prépare également à devenir prêtre à l'été.

C'est Monsieur l'abbé Joseph qui a chanté le service de son regrette père. Son frère M. l'abbé Louis servait diacre et j'avais l'honneur, en qualité d'arrière cousin, de remplir les fonctions de sous-diacre !

Elle fut émouvante vraiment la triste cérémonie des funérailles, au milieu d'un clergé nombreux que Mgr l'évêque de St-Hyacinthe présidait lui-même, et devant cette foule recueillie de parents et d'amis !

L'officiant fut assez fort pour refouler ses larmes jusque dans son cœur, mais sa voix était trop émue pour ne pas toucher profondément.

La très jolie église des Pères Dominicains, sous les feux des lampes électriques, illuminait étrangement le noir catafalque. D'habitude, en notre pays, les églises sont toutes sombres pour ces funèbres cérémonies. Est-ce l'effet du contraste ? Il m'a semblé que cette féerie allait bien à ce deuil.

Elle parlait quasi du ciel et de ses splendeurs, et ces funérailles, comme cette mort, ne laissaient pas de rappeler l'immortalité.

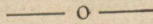
L'immortalité ? n'est-elle pas promise au serviteur de Dieu qui sait être bon et charitable ? Et bon, le regrette M. Alphonse Raymond l'était pour tous, et charitable il le fut jusqu'à ses dernières heures.

On m'a raconté, et ce trait édifiant sert bien de mot final à ce modeste hommage, que le dernier acte de M. Raymond fut en effet un acte de courtoise et délicate charité :

“ Le soir même qu’il tomba malade—14 mai—Monsieur Raymond se trouva dans les chars avec une sœur tourière du Précieux-Sang qui revenait comme lui de Montréal. Bien que déjà fort indisposé, il aida l’humble religieuse à la gare de St-Hyacinthe et la conduisit jusqu’au Monastère ! ”

La journée de ses funérailles fut pleine de beau-soleil et d’air pur. Espérons que c’est là une image des clartés sereines et des joies très pures qui l’attendaient là-haut !

L’ABBÉ ELIE J. AUCLAIR,
Professeur de Sherbrooke.



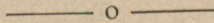
PREDICATIONS DU MOIS DE JUILLET.

ST-HYAC. N.-D du Rosaire, le 2, Œuv. des Tabernacles T.R.P. GONTHIER
 “ “ “ le 10, Réunion du T-Ordre. “
 SOREL, Ret. des Frs. de Charité du 29 juin au 6 juillet. R.P. CÔTÉ.
 L’ANGE-GARDIEN, Fête des Forestiers Catholiques.... R.P. MIVILLE.
 ST-HYAC. Retraite aux Sœurs de St-Joseph du 8 au 18. T.R.P. BÉLIVEAU
 “ Triduum au Précieux-Sang du 2 au 6..... “
 “ Ret. aux Srs Ste-Marthe du 28 juil. au 6 août “
 ST-DOMINIQUE, Ret. aux Srs du Perpétuel Secours.... R.P. CÔTÉ
 QUÉBEC, Retraite aux Sœurs Dominicaines du 17 au 26. R.P. BACON
 IBERVILLE, Retraite aux Frères Maristes du 13 au 21. R.P. COUTURE

DÉFUNTS.

Nous recommandons aux prières de nos abonnés les membres défunts de l’Oeuvre du Noviciat.

Mme J. M. Thibaudeau, Québec ; Mlle Cornélie Guilmette, St-Hugues ; Mlle Clara Fouclère, Nouvelle-Orléans, La. E.-U. ; Mlle Eugénie Aubin, Nouvelle-Orléans, La. E.-U. ; Mlle Rachel Charland, L’Assomption ; M. David D’Amours, Trois Pistoles ; M. Alphonse Raymond, St-Hyacinthe ; Mme Marie Samson, St-Isidore de Dorchester ; Dme J. D. Beek, Nouvelle-Orléans ; Dme F. Z. Nap. Dion, L’Islet.



Prière à ceux de nos abonnés qui changent de résidence pour l’été de vouloir bien nous envoyer leur nouvelle adresse. Cela prévient d’inutiles complications.